

Kerouac reste sur la route et remplit des pages frénétiques

Création. Le comédien Christophe Grégoire, seul sur une scène assaillie d'images cinématographiques, dit le désabusement de l'homme contre la frénésie du poète.

Vaie blonde, et autres est de ces textes que Jack Kerouac, emblème de la beat generation, paraît avoir écrits d'un seul et long souffle pris lors d'un voyage qu'il amorça en 1947, avec, notamment, l'écrivain Neal Cassidy. Plus qu'un moyen menant d'une ville, d'un État à l'autre, ce voyage, long de dix ans, était déjà une fin en soi. *Sur la route* il fallait être, très loin des contours de New York mille fois arpenté par Kerouac et ses acolytes, Allen Ginsberg et William Burroughs. En partance, en mouvement toujours, à la recherche d'une autre Amérique, davantage en demi-teintes, plus sinieuse et désœuvrée. Elle se découvrirait sur d'innombrables lignes de bitume noir longeant des paysages déserts et plus sauvages, où se dressait là une station-service, ici un motel, propices à l'échange, riche, insolite, seulement civilisé. Ou juste blafard.

Le talentueux Christophe Grégoire, qui campait Platonov à Avignon en 2002, impose sur la scène du théâtre de Malakoff un Jack Kerouac esseulé, en lui ramassé, les bras fébriles et les épaules un

peu lasses. C'est essentiellement sa silhouette très sombre, son ombre, qui se détache avec netteté sur un écran où sautent des images, que le metteur en scène Paul Desveaux et le réalisateur Santiago Otheguy ont ramenées d'un séjour à New York, et d'un autre effectué sur un morceau de la route reliant Phoenix à San Francisco. Un peu brut mais beau, ce film en super-8 montre en silence de grandes étendues d'herbes jaunies ou plus sableuses, un oiseau agonisant, les clignotements d'une ville, ses abords privés d'âme, la solitude de ses corps et visages, l'avancée fière des voitures, enfin, que Kerouac évoque si souvent : « Les Américains, on ne peut pas les séparer de leurs voitures même sur la plus belle plage naturelle du monde, note-t-il moqueur, ils prennent de délicieux bains de soleil pratiquement sous le carter d'huile de leurs voitures perpétuellement neuves... »

Sans se poser en justification des mots, des descriptions de Kerouac, ces images cinématographiques, qui frôlent de si près le jeu de l'acteur, dilatent l'imaginaire du

spectateur ; elles donnent à sa perception et à son écoute une profondeur trouble qui se mérite, ne va pas forcément de soi. D'emblée, il faut tenter de se fondre au crissements tour à tour envoûtants et déroutants de la partition de Vincent Artaud ; accepter cette pénombre, cette bile, qui environne celui qui affirmera à une « superbe blonde de vingt-deux ans seulement vêtue d'un maillot de bain d'une blancheur immaculée, sans bretelles et très échan-crée », qui le prend en stop jusqu'à San Francisco : « Moi, je ne veux rien. Je pense que la vie est souffrance, un rêve douloureux (...). » Difficile de croire à ce rien-là, quand l'on sait tout ce que l'écriture, souvent qualifiée de spontanée, de Kerouac, voulait, savait embrasser à la vitesse d'un œil captant une image. D'un photographe assaillant sa proie. « Tape à la machine des pages frénétiques pour ta seule joie » est l'un des principes très tôt édictés par le poète. Cette joie, cette soif, d'écrire en a-t-elle vampirisé une autre ? L'interprétation subtile de Christophe Grégoire, notamment, nous le suggère : son phrasé la plu-

part du temps lent, lymphatique, fait rire, et résonne de la fatigue due aux kilomètres, aux drogues peut-être. Sur-tout, c'est le désabusement d'un homme que l'on entend là. Par bribes, la voix de l'acteur prend parfois un autre relief, un timbre neuf, se galvanise peut-être, sans toucher pourtant à l'enthousiasme. Simplement, elle est prise de rythme, d'un surcroît de vie. Lesquels, réalise-t-on rapidement, ne proviennent pas de l'émotion qu'a inspirée à l'auteur tel individu ou paysage. Qu'il convoque de sinistres campements de caravanes en Floride, une fillette à barrettes, une grenouille méditant ou encore la naïveté du Noël de son enfance, le poète Jack Kerouac, loin de la phrase conventionnelle anglaise qu'il honnit, a juste hâte de délivrer ses visions.

Aude Brédy

*Jusqu'au 10 avril
au Théâtre 71,
3, place du 11-Novembre,
92240 Malakoff.
Réservations : 01 55 48 91 00.
Les 14 et 15 avril
à l'Hippodrome,
scène nationale de Douai
(rés. : 03 27 99 66 66).*